Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 29 (1924)

Artikel: Une famille jurassienne distinguée : la famille de Gélieu
Autor: Hilberer, Jules-Emile
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684732

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Une famille jurassienne distinguée

La famille de Gélieu [1)]

par

J.-E. HILBERER, professeur à Berne

Dans les annales de notre patrie jurassienne, il est des noms auréolés de gloire que le temps ne peut effacer. Qui ne se souvient avec un sentiment d'admiration des Stockmar, des Thurmann, des Quiquerez, des Trouillat, des Péquignot, des Daguet, des Cuenin, des Kohler, du général Voirol, des Gobat, du doyen Morel, de sa femme née de Gélieu, cette personne qui a eu une influence si prépondérante sur la vie intellectuelle et morale de son temps, et de laquelle nous voudrions vous entretenir tout particulièrement et avec toute la vénération qu'elle mérite. Seulement, pour bien comprendre ce généreux caractère, cette âme affectueuse et élevée, pour faire bien ressortir ses qualités presque sans secondes, nous serons obligés de faire un pas au-delà des limites de notre pays, de vous parler de sa famille, de l'éducation qu'elle reçut, du milieu où elle fut élevée et qui, sans nul doute, laissa son empreinte sur tout ce qu'elle avait de grand, de noble et de pur. Nous serons du reste toujours en excellente compagnie et vous pouvez me suivre en toute confiance.

1. Jonas de Gélieu

La famille de Gélieu est d'origine française. A l'époque des massacres de la St-Barthélemy elle dut, à l'exemple de tant d'autres, se réfugier dans la principauté de Neuchâtel où elle fournit pendant plusieurs générations des pasteurs et des hommes de mérite. Le roi Frédéric-Guillaume Ier anoblit la

1) Cette étude comporte ceux des membres de la famille de Gélieu qui, d'une façon ou d'une autre, ont eu des rapports avec le Jura bernois. Pour le reste nous renvoyons aux publications neuchâteloises qui se sont occupées du sujet, très souvent avec une rare distinction.

famille pour services rendus et nous trouvons dans le journal du pasteur Frêne de Tavannes quelques détails intéressants à ce sujet [1].

Sous la date du 1er octobre 1770, Frêne écrit :

« Après Soupé, M. de Gélieu me fit voir le diplôme accordé par feu le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, à son oncle Jonas, pasteur à Fleurier, à son père Jacques, pasteur aux Verrières, et aux autres de Gélieu ses parents, résidant dans la Principauté de Neuchâtel et Vanlagin, par lequel diplôme ils sont élevés, eux et leurs descendants légitimes, à la dignité de nobles dans la dite Principauté, par les raisons : 1° que, lorsque leurs ancêtres sortirent de France, il y a passé deux siècles, pour cause de religion, ils étaient déjà nobles ; 2° qu'ils ont dès lors rendu de bons services à l'Etat et à la sainte religion réformée. Ce diplôme, écrit sur vélin fol. est muni du grand sceau royal d'environ cinq pouces de diamètre en boîte d'argent. La maison de Gélieu est originaire de Sorlat, en Périgord, dans le pays de Guyenne. Il me fit aussi voir les lettres de bourgeoisie que la famille a obtenues de Neuchâtel et Valangin, aussi bien que la sienne particulière de réception dans la Société économique de Berne ».

Dans son intéressante *Histoire de la Réformation et du Refuge dans le Pays de Neuchâtel,* publiée en 1859, M. F. Godet confirme les données de Frêne, en partie du moins.

« Nous sommes parfaitement renseignés, dit-il, sur l'arrivée de la famille *de Gélieu.* Bernard de Gélieu, d'Issigeac, en Guyenne, quoique ayant un père catholique, vint étudier la théologie à Genève, en 1560. Il fut ensuite pasteur de plusieurs églises de France ; des certificats délivrés par les Anciens de ces églises existent encore. Ils constatent d'une manière touchante le zèle et la fidélité de ce pasteur dans ces temps difficiles. Chassé de France en 1572 par la persécution qui suivit la Saint-Barthélemy, il arriva chez nous en 1576, après un ministère dans les églises de Savoie. Pendant 42 ans il exerça dans plusieurs de nos églises les fonctions pastorales ; il fut doyen de la compagnie des Pasteurs en 1599. Trois de ses fils se vouèrent au saint ministère. L'esprit sacerdotal a été dès lors héréditaire dans cette famille, qui a fourni sans interruption neuf pasteurs à nos églises ; parmi eux, six doyens ». (Ouvrage cité pp. 272 et 273).

C'est donc de cette famille qu'était issu ce Jonas de Gélieu dont la femme du doyen Morel était fille.

Jonas de Gélieu, surnommé le « père des abeilles », naquit à la cure des Bayards en 1740. Il reçut une excellente éducation et fut, lui aussi, destiné à la carrière ecclésiastique. Dans ses heures de loisir son père sut

---

1) Le pasteur Frêne naquit à Orvin en 1727 et mourut à Tavannes le 14 juin 1804. Il avait épousé Mlle Imer, fille du grand-bailli d'Erguel, plus tard châtelain à la Neuveville. Son journal manuscrit forme 7 forts volumes in-8o d'une écriture serrée. Il renferme bien des choses peu connues, bien des renseignements précieux sur l'histoire de notre pays. Voyez dans les Actes de la Société jurassienne d'Emulation la très intéressante étude de M. le pasteur Gerber : *Un pasteur jurassien au XVIIIe siècle* ; année 1922, pp. 23-42.

l'intéresser aux sciences naturelles, surtout à l'apiculture qui était en honneur à cette époque reculée. Lui-même rend ce témoignage à son père : « Dès ma tendre enfance j'ai passionnément aimé ces admirables insectes ; à l'âge de dix ans je les observais déjà sous la direction de mon père. Il me donna les principes de cette intéressante étude ; il m'apprit à les aimer et à les admirer ».

En 1763, Jonas de Gélieu devint pasteur de Lignières, commune agricole, située sur un petit plateau à une heure et demie de Neuveville, sur l'extrême frontière de la Principauté de Neuchâtel et de l'ancien Evêché de Bâle. C'est là que, pendant 27 ans, il déploya cette étonnante activité qui lui était propre et qui lui permettait d'embrasser plusieurs objets à la fois, sans négliger aucune de ses fonctions pastorales.

Il s'intéressa tout particulièrement à l'agriculture. Elle était négligée à Lignières. Un terrain considérable, marécageux et rempli de buissons, restait en friche par la négligence des propriétaires. Les conseils et les exhortations du bon pasteur ne servirent à rien. Alors M. de Gélieu mit lui-même la main à l'œuvre et réussit si bien qu'il fut largement récompensé de ses peines. Son exemple produisit l'effet que n'avaient pu produire ses paroles : ses paroissiens s'empressèrent de l'imiter et cette plaine, jadis inculte, est encore aujourd'hui une des plus productives de la contrée.

Mais la culture des abeilles restait pour lui une véritable passion. Aussi bien, s'empressa-t-il, dès son arrivée à Lignières, de se pourvoir d'un certain nombre de ruches, sur lesquelles il fit diverses expériences, consignées dans les mémoires de la Société économique de Berne, dont il était devenu membre honoraire.

Entre temps Jonas de Gélieu avait songé au mariage. Il avait trouvé en la personne de Mlle Isabelle Frêne, une compagne fidèle et dévouée. Cette union fut bénie le 28 septembre 1770. Consultons encore le journal du pasteur de Tavannes. Nous y rencontrerons du reste plus d'un trait de mœurs locales de la fin du XVIIIme siècle.

« Le 28 septembre, lundi, c'était le jour du mariage de ma fille Isabelle. Dès le matin, les garçons du village firent des décharges de petits mortiers qu'ils avaient empruntés à Bellelai et placés au Poyat. M. le baillif et madame arrivèrent ; on alla à l'église, savoir : moi, pasteur fonctionnant, à la tête, puis M. le baillif et madame, l'époux et l'épouse, M. Vaucher (de Genève) et Mlle Esther de Gélieu[1], chaque paire se donnant la main. Mon épouse, qui restait à la maison, regardait par la fenêtre. Les garçons du village paradaient, c'était Abram Voirol qui commandait. La cérémonie se passa simplement, comme de coutume ; on sortit de l'église comme l'on y était entré. Les garçons firent nombre de décharges, tant de leurs mortiers que de leurs fusils. On dîna ; après dîné M. le baillif et madame s'en allèrent... Le 29, mardi, à 7 heures du

1) Sœur de Jonas de Gélieu.

matin, deux cavaliers s'annoncèrent par des coups de pistolet; c'étaient MM. Grellet, proposant comme M. Vaucher, et jadis élève avec lui de M. de Gélieu, et Du Pasquier, actuellement en pension à la cure de Lignières ; ils étaient à cheval et avaient couché à la Reuchenette. On déjeuna tous ensemble ; puis, environ à 10 heures et demie, l'on partit pour Lignières, savoir, les nouveaux venus à cheval, qui de temps en temps lâchèrent des coups de pistolet, mon épouse et Mlle de Gélieu dans une voiture, l'époux, l'épouse, M. Vaucher et moi dans le char-à-banc de M. Chopard... Nous arrivâmes sans dîner et environ les 2 heures à Orvin, où les chevaux et les charretiers se rafraîchirent à la *Franche courtine*, et nous fûmes prendre le café chez M. le doyen Gibolet, chez qui je n'avais pas encore été; il y avait M. Scholl l'aîné et Mlle Scholl, fils et fille de Mme la docteuse, avec leur sœur cadette, qui nous attendaient là pour venir avec nous à Lignières. Nous partîmes à 4 heures d'Orvin, prenant avec nous David Onfranc (Aufranc?) pour nous aider dans la forêt... Dans le Jorat tous mirent pied à terre ; notre voiture avait bien de la peine à passer, il fallut de temps à autre la soulever d'entre les pierres. Hors du Jorat, l'on se remit en voiture et char-à-banc... La pluie commença ; nous passâmes par Lamboing et à Diesse la nuit nous prit ; les chemins étaient étroits, notre voiture fut sur le point de renverser plus d'une fois ; enfin, à un bon quart d'heure de Lignières, le chemin commença à devenir meilleur ; la pluie cessa et la lune, quoiqu'à travers les nuages, donnait quelque clarté. Des postes avancés des garçons de Lignières commencèrent à donner au village, par des décharges successives, le signal de notre approche. Nous entrâmes environ les 8 heures à Lignières : il était tout illuminé par des lanternes que les habitants tenaient sur les portes, en nous voyant passer, et par des chandelles qu'ils avaient mises devant les fenêtres ; enfin nous arrivâmes à la cure. Nous passâmes en présence des grenadiers qui paradaient ; et dans la cour nous trouvâmes les autres militaires en uniforme de fantassins aussi en parade. Nous fûmes reçus dans la maison par Mme de Gélieu la mère, par Mesd. ses filles, savoir : l'aînée qui demeure toujours à Lignières, l'Anglaise[1] et Mme Prince, et par MM. Pury[2] et Prince, gendres de Mme de Gélieu. Alors les décharges des militaires sous les armes se firent entendre ; les petits garçons du village vinrent aussi faire la leur. Après s'être chauffés dans la salle près d'un bon feu, l'on fut souper, puis l'on s'alla coucher (sic). Le lendemain, 30, mercredi, MM. Prince et Pury me menèrent près de l'église, d'où l'on voit les lacs de Neuchâtel et de Morat... et ensuite d'un autre côté, à un endroit d'où l'on voit les trois lacs de Neuchâtel, de Morat et de Bienne. De retour à la cure, j'y trouvai ma sœur la ministre et le petit François. Les pensionnaires sçavoir : MM. de Traytorrens, Du Pasquier et Gibolet et Mlle Risler de Mulhausen, plus MM. Vaucher et Grellet, et Mlle Esther de Gélieu nous donnèrent

---

1) Mlle Salomé de Gélieu, surnommée l'*Anglaise*, parce qu'elle avait fait un séjour en Angleterre.

2) Jean-Louis de Pury, maître-bourgeois de Neuchâtel.

le spectacle ; ils représentèrent *Le Prix du Silence* par M. de Boissy. Les garçons du village qui étaient encore sous les armes et qui firent ce jour encore bien des décharges, y assistèrent Ensuite on dîna. Nous étions passé 20 à table... Après le dîné nous eûmes encore le spectacle par les mêmes acteurs, c'était la *Bergère des Alpes,* sujet tiré de Marmontel. Mlle de Gélieu représenta fort bien. Ensuite Mmes Prince et de Gélieu avec MM. Pury et Prince, puis Mme la ministre Huet et son fils avec mon épouse et moi, partîmes pour la Neuveville..... »

Nous voyons donc, d'après le journal de Frêne, que M. de Gélieu avait aussi établi à Lignières un pensionnat qui paraît avoir été la première école d'un grand nombre de jeunes gens. En effet, c'est là que plusieurs de nos compatriotes de l'Erguel et de la Prévôté de Moutier reçurent leur éducation et leur instruction. Le général Voirol, entre autres, a toujours parlé avec amour et reconnaissance de son séjour dans la famille de Gélieu et des soins affectueux qu'il y avait reçus. Dans la suite ces rapports d'affection se maintinrent dans les deux familles et se transmirent même de père en fils. Le pasteur Frêne est en mesure de nous donner sur cette vie de famille à la cure de Lignières des renseignements assez précis ; et il ressort de ses notes qu'une bonne harmonie ne cessait de régner entre M. de Gélieu et ses hôtes et qu'il mettait tout ce qui était dans son pouvoir pour rendre leur séjour aussi agréable que possible.

En 1781, Frêne écrit de Lignières :

« Le 16 août arrivèrent mes frères, mes sœurs et autres personnes de la Neuveville, aussi bien que M. Comte de Diesse[1] avec deux dames ; c'était l'après-dîné, et pour assister à la représentation théâtrale qui eut lieu par MM. les pensionnaires de la cure, ayant à leur tête comme acteur, M. de Gélieu lui-même, sa femme et Mlle Esther. La pièce principale fut la comédie des *Plaideurs* de Racine, et la petite pièce : *Le Bavard.* Tout alla bien. A la sortie de la comédie, on donna une belle collation ; la compagnie dansa au son du violon de M. Imer, le ministre, consacré avec mon fils, et qui me parut joli homme. »

En 1790, Jonas de Gélieu quitta Lignières pour aller se fixer à Colombier. Ici encore il dirigea sa paroisse avec sagesse, douceur et fermeté. Les soins qu'exigeait cette nombreuse paroisse, ceux que réclamaient ses propres enfants, le forcèrent à mettre à l'arrière-plan, l'étude qu'il avait ébauchée à Lignières de plusieurs branches d'histoire naturelle. Mais il resta toujours fidèlement attaché à ses « chères abeilles », comme il les nommait. Il continua et multiplia ses expériences, dont les résultats furent recueillis dans le *Conservateur des abeilles,* publié en 1816.

Il exerça les fonctions de son ministère jusqu'à l'âge de 80 ans révolus. A cet âge il fit à pied encore le tour des montagnes neuchâteloises,

---

1) Le pasteur Comte de Diesse était également membre de la Société économique de Berne.

voulant, disait-il, leur faire ses derniers adieux. Ce fut, en effet, sa dernière course. Le 22 avril de l'année suivante (1821), il fut frappé d'apoplexie qui le priva entièrement de l'usage du côté droit. Il vécut cependant encore six ans et c'est ici l'une des périodes les plus instructives de cette longue vie, car ce vénérable vieillard nous donne des enseignements Dans sa triste position M. de Gélieu nous a montré ce que peut une grande force de volonté jointe à une pieuse résignation. Il résolut d'apprendre à écrire de la main gauche et réussit tellement, qu'il put bientôt reprendre sa correspondance avec plusieurs amis et écrire même des ouvrages entiers.

Quoiqu'il ne fût pas étranger à cette curiosité ardente, sans laquelle les sciences ne peuvent évoluer, il ne donna point dans les rêveries du scepticisme. Il mettait dans son travail un esprit patient et méthodique. Aimant le bien et s'efforçant de le répandre autour de lui, il resta néanmoins d'une modestie remarquable. « Ne méprisons personne, disait-il à ses enfants, je ne puis rencontrer aucun homme de si chétive apparence, qui ne sache quelque chose que j'ignore, ou qui ne s'entende à faire quelque chose d'utile dont je serais incapable ». Et cette sage modestie le rendait content de son sort. Aucun bienfait de Dieu ni des hommes ne le trouva jamais insensible.

Il sentait aussi vivement les beautés de la littérature et de la poésie ; plusieurs de ses pièces parues dans le *Mercure suisse* en font foi. Sa critique était instructive et non pas flétrissante. On peut dire que c'était un homme de mœurs et de simplicité antiques. Dans ses vieux jours il disait souvent : « Bientôt je ne serai plus, mais ma vie aura été quelque chose ». Ces paroles étaient comme une devise qu'il a remplie jusqu'au bout.

Il s'éteignit doucement le 17 octobre 1827. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en allemand et dans d'autres langues étrangères.

2. Autres membres de la famille de Gélieu

Le pasteur de Gélieu avait des sœurs dont l'une surtout, Salomé, mérite que nous en disions quelques mots. En 1783, Frêne écrit :

« En août, Mlle Salomé de Gélieu, sœur de mon gendre, se trouva à Lignières. Elle a passé plusieurs années en Angleterre, dont elle parle fort bien la langue et où elle a élevé les filles de milord Gallway, originaire d'Ecosse.

Mlle Esther de Gélieu, actuellement à la tête de l'Ecole électorale de Franckenthal pour demoiselles, a une écriture qui va de pair avec celle de nos plus beaux écrivains masculins.

1786 avril. J'ai appris dans le dernier voyage de Lignières que Mlle Esther de Gélieu, revenue ce printemps de Franckenthal et repartie depuis peu de jours pour l'Allemagne, est gouvernante des enfants du prince de Nassau-Weilbourg. Sa sœur, Mlle Salomé de Gélieu, est gouvernante des enfants du prince de Mecklembourg-Strélitz, frère aîné du duc régnant de Mecklembourg-Strélitz, qui n'a point d'enfant.

1795. Mlle Salomé de Gélieu, revenue de la cour de Darmstadt, d'où elle a obtenu une rente viagère de 1000 florins, est actuellement retirée à Colombier, à la cure. Elle nous fit voir quantité de beaux présents, surtout en porcelaines, qu'on lui avait faits avant son départ.

1800. Le 30 octobre nous allons à Colombier. Nous dinâmes chez M. de Gélieu. Etant à table, arrive M. Villardot, de Cortaillod, valet de chambre du roi de Prusse, venant de Berlin, qui remit à Mlle Salomé de Gélieu une lettre de la reine de Prusse avec une belle chaîne d'or, à laquelle pendait un médaillon orné d'un ouvrage en cheveux de cette princesse. Ce fut là un incident imprévu et bien agréable pour toute la compagnie qui était à table.

1802. Le 29 juin, M. de Gélieu, mon gendre, M. Morel, gendre de M. de Gélieu, la femme de celui-ci, et M. Cunier de Porrentruy, arrivé depuis quelques jours en ce pays, dînèrent chez nous. M. de Gélieu nous montra la copie d'une lettre du prince héréditaire de Mecklembourg-Strélitz [1] à Mlle Salomé de Gélieu, qui lui avait appris, par manière d'amusement, à lire, lorsqu'elle était gouvernante des deux princesses, dont l'une aujourd'hui est la reine de Prusse. Ce jeune prince, âgé actuellement de 23 ans, lui écrivait qu'arrivé à Zurich, il allait partir pour Bâle d'où il continuerait sa route par le Jura pour aller dans le comté de Neuchâtel et particulièrement à Colombier, où il se réjouissait bien de revoir sa chère institutrice d'autrefois, à laquelle il apportait de petits souvenirs des personnes de sa maison et nommément une tabatière d'or avec le portrait de la reine de Prusse. Sur cette obligeante lettre, M. de Gélieu n'avait rien eu de plus pressé que de la communiquer à MM. le président du Conseil d'Etat et Maître-bourgeois de Neuchâtel.

Le 1er juillet, après le déjeuner, voici que le cabaretier David Voirol vint nous annoncer que le susdit prince venait d'arriver à son auberge où il prenait un rafraîchissement. M. de Gélieu s'empressa alors à aller faire sa révérence au prince, qui ne s'arrêta pas longtemps, allant d'abord à La Chaux-de-Fonds et au Locle. M. de Gélieu partit aussitôt de son côté en grande hâte pour s'en retourner à Colombier par la montagne et avertir à Neuchâtel que le prince y arriverait le lendemain, ainsi qu'il le lui avait dit. On faisait des préparatifs immenses dans ce pays-là pour la réception d'un prince, beau-frère du roi... »

Nous avons voulu laisser parler le pasteur Frêne. Il est vrai que son journal contient parfois des longueurs et des redites. Nous avons tâché, autant que possible, de les supprimer. Mais ses indications sont généralement justes et nous pouvons constater dès maintenant que Mlle Salomé de Gélieu paraît avoir été parfaitement douée du génie de son métier.

---

1) Georges-Charles-Frédéric-Joseph, depuis grand-duc de Mecklembourg-Strélitz, né le 12 août 1779.

« Comme si elle eût pressenti qu'elle élevait une reine, dit l'un de ses biographes[1], quoique rien ne le fît prévoir alors, Louise de Mecklembourg n'ayant aucune prétention de ce genre, elle ne voulut jamais rien lui imposer par la force; elle s'appliquait à tout obtenir par la raison et la spontanéité du cœur ». Un jour, la jeune princesse, montée au sommet des tours de la cathédrale de Strasbourg, d'où l'œil embrasse à la fois la chaîne des Alpes, celle du Jura et celle des Vosges, voulait, enivrée par la magnificence du spectacle, gravir encore jusqu'au sommet de la flèche. Mlle de Gélieu était bien décidée à ne pas lui permettre cette ascension fatigante, mais elle ne voulut pas le lui défendre et se contenta de dire : « Monter m'est pénible, mais mon devoir est de ne pas vous laisser seule et je vous suivrai ». Louise renonça sur-le-champ à son désir et s'écria : « Oh, je vous ai déjà fait monter jusqu'ici ».

Les deux jeunes princesses de Mecklembourg durent aussi à leur gouvernante une connaissance parfaite de la langue française. Pour les autres leçons Mlle de Gélieu s'en remettait volontiers à des professeurs allemands. Elle se réserva l'éducation proprement dite, celle du cœur et de l'esprit, et elle y réussit pleinement.

Mlle de Gélieu était pieuse, mais d'une piété solide et sans ostentation qu'elle s'appliqua également à communiquer à ses royales élèves. C'est sûrement la réunion de toutes ces qualités morales qni ont rendu la reine de Prusse forte dans le malheur et si magnanime au milieu des horribles calamités qui suivirent la bataille de Jéna, ce Sédan de la Prusse, en 1806.

Longtemps après la mort de son épouse, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, se souvenant des services rendus par Mlle de Gélieu, lui fit une visite au presbytère de Colombier. Cette visite eut lieu en 1814. Six ans plus tard cette éducatrice dévouée rendit son âme à Dieu.

3. Mme Isabelle Morel, née de Gélieu.

« Si jamais vous venez de France par le Mont-Terrible, voyez Mme Morel » (Lettre de Mme de Charrière à Benjamin Constant).

Mais nous avons hâte d'arriver à cette Isabelle de Gélieu qui devint l'épouse du doyen Morel, et qui nous est restée chère, parce que pendant plusieurs lustres elle fut l'ornement de la patrie jurassienne.

Elle naquit à Lignières en 1779. A onze ans elle suivit son père à Colombier. Elle avait hérité de ses parents un grand amour pour l'étude, une piété sincère, des habitudes modestes, un caractère conciliant et doux. Elle était d'une intelligence vive, admirablement douée sous tous les rapports.

---

1) M. Léo Quesnel dans la *Revue des cours littéraires* de Paris, No du 30 octobre 1874. Son article contient d'ailleurs plusieurs inexactitudes.

A l'âge de dix ans, voyant ses frères appliqués à l'étude du latin, elle voulut apprendre cette langue. Elle en demanda la permission à son père qui refusa. Mais Isabelle renouvela sa prière à plusieurs reprises. Alors son père lui dit un jour, en lui posant une condition dont l'accomplissement lui paraissait impossible : « Si tu me récites demain le Psaume CXIX en entier, je te promets des leçons de latin ». Le lendemain le psaume fut récité dans toute sa longueur[1] et l'étude du latin dut être autorisée. A treize ans on l'envoya à Bâle chez une parente qui tenait un pensionnat. Elle s'y ennuya d'abord beaucoup, mais bientôt elle s'intéressa à la langue allemande dont la littérature est si riche et dont elle traduisit plus tard quelques-unes des plus belles œuvres. C'est de cette époque que date son goût pour la poésie. Le doyen Bridel, alors pasteur de l'église française de Bâle, remarqua son intelligence précoce. Il fut le confident de ses premiers essais poétiques et fit pour elle les vers suivants placés sous sa silhouette :

Quand je la vois, tout me ravit en elle ;
Quand je l'entends, j'admire sa candeur ;
Quand je la lis, ses vers vont à mon cœur ;
Des grâces, des vertus, c'est le vivant modèle.
Je l'ai peinte... et chacun reconnaît Isabelle.

Après trois ans d'absence, elle rentre dans la maison paternelle. Parée de tous les charmes de la première jeunesse, elle se distinguait surtout par une bonté dont aucune expression ne peut rendre le touchant attrait. Elle devint un appui réel dans sa famille et ce dévouement semblait chez elle une chose toute simple et toute naturelle.

Vers cette époque vivait à Colombier une des personnes les plus influentes de notre littérature romande. Elle réunissait chez elle une société remarquable et choisie. C'étaient des émigrés français ; mais c'étaient aussi des savants et des littérateurs : H. D. de Chaillet, rédacteur au *Journal helvétique* et prédicateur distingué, le savant Huber et sa femme, fille du professeur Heine, qui ont publié en Allemagne plusieurs ouvrages appréciés, Benjamin Constant, Chambrier d'Oleyres, Dupeyrou, Eusèbe-Henri Gaullieur, le poête d'Ivernois, tant d'autres personnes de marque et de distinction. Mlle de Gélieu fut reçue dans ce cercle, et ce commerce avec les plus beaux esprits du temps ne pouvait rester sans influence sur elle. La jeune fille devint l'amie préférée de Mme de Charrière, qui prit un plaisir tout particulier à former son jugement et à développer ses goûts littéraires. Elle lui donnait aussi des leçons d'anglais, langue qu'elle connaissait fort bien, et bientôt les deux femmes se mirent à traduire de concert, un roman de miss Inchbald intitulé *La nature et l'art*,[2] ouvragc imprimé à la Neuveville en 1797

1) Il compte 176 versets.
2) Elisabeth Inchbaed (1753-1821), auteur de *Simple histoire* et de *Nature et Art*.

sous la rubrique de Paris. En relisant cet ouvrage on songe parfois à quelques pages émouvantes de *Résurrection* de Tolstoï. Mêmes idées et mêmes situations.

Il s'agit de deux frères orphelins, dont l'un fait un brillant mariage, tandis que l'autre, humble musicien, essuie toute sorte de revers. Chacun d'eux devient père ; mais pendant que le fils du premier reçoit l'éducation mondaine la plus soignée — et la plus artificielle, — le fils du second est élevé par la nature : il se montre de toute manière supérieur à son cousin. Celui-ci tourne fort mal, séduit une jeune fille qu'il abandonne à la misère et au crime ; puis, devenu magistrat et juge, il condamne à mort, sans l'avoir reconnue, son ancienne maîtresse.

Cette liaison avec Mme de Charrière avait commencé par un échange de rimes. Isabelle de Gélieu était parvenue à écrire de fort jolis vers. Pendant un séjour chez son grand-père à Tavannes, en 1795, la vue d'une cascade l'avait vivement impressionnée et elle fit tout aussitôt sur ce sujet quelques strophes très élégamment tournées[1] :

Oh, combien j'aime à voir cette eau pure et limpide,
Du haut de ces rochers s'élancer avec bruit ;
Et, dans ces prés charmants, d'un cours toujours rapide
Se dérober bientôt à mon œil qui la suit.

Là, seule et loin du monde, au sein de la nature,
Règnent autour de moi le silence et la paix ;
Tranquille, je chéris cette retraite obscure
Et je sens dans mon cœur tous mes vœux satisfaits.

O vous ! jours fugitifs de mon heureuse enfance,
Comme l'eau qui s'enfuit je vous ai vus couler.
Vous n'êtes plus ; le temps nous entraîne et s'avance,
Et mes regrets en vain voudraient vous rappeler.

Voilà des vers d'une poétesse de seize ans ! Mme de Charrière, à laquelle cette pièce fut sans doute adressée, répondit par le *Rondeau* suivant :

C'est fort joli d'exprimer toujours bien,
Sans plus d'apprêt que si ce n'était rien,
En prose, en vers, avec grâce et noblesse,
Ce que l'esprit conçoit avec finesse.

---

1) Cette poésie est intitulée : *La cascade de Norange.*

Or voilà l'art que tu peux dire tien,
Belle Gélieu, sinon que ta jeunesse
Touche Apollon, et si fort l'intéresse
Que dans tes vers ce Dieu mette du sien.
C'est fort joli.

Mais ce n'est là que le plus petit bien
Qu'on voie en toi, pour peu qu'on te connaisse ;
Car, fille et sœur, de ce double lien,
Quelque devoir, pénible ou non, qui naisse,
A le remplir tout ton être s'empresse.
C'est fort joli.

Mais Mlle de Gélieu ne voulut pas être redevable à son affectueuse amie. Voici sa réponse :

O toi, qui des beaux arts, parcourant la carrière
Emprunte d'Apollon le pinceau séduisant ;
Toi, qui sais réunir pour toucher et pour plaire
Aux grâces de l'esprit les feux du sentiment ;

Sur les faibles essais de ma muse naissante
Daignerais-tu jeter un regard gracieux ?
Cet excès de bonté surpasse mon attente,
Ah ! combien les effets m'en seront précieux.

Permets que de tes pas suivant toujours la trace,
J'aille du Dieu du jour implorer les faveurs,
Gravir par ton secours les sentiers du Parnasse,
Et que sur ton chemin j'y glane quelques fleurs !

Et puisque nous sommes à parler de vers, citons encore cette magnifique *Complainte de David* sur la mort de Saül et de Jonathan, tirée du deuxième livre de Samuel. (Chap. I versets 17, 19-27) :

O maison d'Israël ! ô grandeur ! ô noblesse !
Comment sur les hauts lieux est tombé l'homme fort ?
Lieux si souvent témoins de nos jours d'allégresse,
Vous ne voyez plus rien que douleur et que mort.

N'en parlons point dans Gath, qu'Askélon ne l'apprenne
Et ne se plaise au deuil qui tient nos fronts courbés.
Filles des Philistins, votre joie inhumaine
Redirait en chantant que nos fils sont tombés.

O mont de Guilboah, que la douce rosée
De ses sucs bienfaisants cesse de te baigner,
Du jour où l'on a vu sur ta cime élevée
De l'oint de l'Eternel tomber le bouclier.

La flèche dans les airs par Jonathan lancée
Du Philistin toujours allait percer le flanc,
Et du vaillant Saül la formidable épée
Ne se reposait point sans avoir bu le sang.

Vous paraissez ensemble aux champs de la victoire,
L'aigle était moins rapide et le lion moins fort ;
Du fils comme du père on admirait la gloire
Et le père et le fils sont unis dans la mort.

Comment tant de vertu si longtemps invincible
Tombe-t-elle en un jour par le sort des combats ?
Quel pouvoir inconnu, quel bras irrésistible
A plongé Jonathan dans la nuit du trépas ?

O mon cher Jonathan, mon seul ami, mon frère,
Toi que mon cœur brisé réclame nuit et jour,
Je t'aimai, jusque là que mon amour sincère
De l'époux pour l'épouse a surpassé l'amour.

Tu n'es plus, Jonathan, seul plaisir de ma vie !
Comment sur les hauts lieux est tombé l'homme fort ?
Quel ennemi sur toi déployant sa furie
A brisé l'instrument de victoire et de mort !

Vous, vierges d'Israël, pleurez les destinées
De ce roi qui, pour vous prodiguant son trésor,
Se plaisait à vous voir élégamment parées
De robes de fin lin, d'anneaux et colliers d'or.

D'aucuns ont rapproché cette pièce des meilleures œuvres de Racine. Mais, soyons sincères, et comme le dit fort bien M. V. Rossel dans son *Histoire de la littérature de la Suisse romande*, n'exagérons pas ! Elle est digne de son auteur et c'est déjà quelque chose [1].

Cette pièce fut composée sur la demande de Mlle Rose de Gélieu. Voici ce que sa sœur lui écrivit en la lui envoyant : « Ma chère Rose, j'ai pensé au premier moment que tu me faisais honneur, bien de l'honneur,

---

1) Voyez encore dans les Actes de la S. jurassienne d'Emulation un fort joli *Sonnet à la Vierge* (année 1856 p. 222) et *Une journée à la montagne* (année 1869 p. 151).

beaucoup trop d'honneur. — La difficulté de la traduction me paraissait grande en ce que le langage énergique et simple de ces temps-là est trop différent du nôtre. — Par exemple, l'expression moderne *d'amitié* ne pouvait être prononcée entre David et Jonathan. Le Roi-prophète parle tout bonnement de l'amour qu'on a pour les femmes, c'est encore un terme que les délicats raffinements de nos mœurs ne permettent pas. — Le regret des vierges d'Israël pouvait aussi paraître par trop naïf. — Cependant tout ce qui sort de la bouche de David est si éminemment poétique, qu'une fois résolue à commencer, j'ai trouvé le plus grand charme à continuer, et que j'ai à te remercier, outre l'honneur, du plaisir que tu m'as procuré. — C'était un charmant homme que le Roi-prophète, je l'ai toujours dit ».

Nous ignorons malheureusement la date de la pièce et de la lettre.

Mais retournons à la vie intime de Colombier et voyons ce que le doyen Lardy, qui était alors ministre-suffragant dit de Mlle de Gélieu :

« ...J'ajouterai quelques mots sur Mlle Isabelle de Gélieu, avec qui j'ai vécu pendant plus de quatre ans sous le même toit... Elle était charmante, quelquefois sérieuse et absorbée par ses pensées plutôt que gaie, un peu romanesque, ce qui était aussi la tendance de sa mère, femme du plus grand mérite sous tous les rapports, et d'une amie plus âgée qu'elle, avec qui elle était intimement liée et qu'elle perdit de bonne heure, Mlle Lisette Prince. Mlle de Gélieu fut singulièrement précoce à tous égards... Il était difficile qu'elle n'éprouvât pas et n'excitât pas de passions. Aussi ne lui ont-elles pas fait défaut. Elle eut pour premier adorateur, à moi connu, pendant qu'elle était à Tavannes, chez son grand-père, un capitaine de vaisseau français, M. de Saint-Aulaire, qui s'éprit vivement d'elle à l'âge de plus de 50 ans. Avec l'urbanité française et le talent de plaire particulier à sa nation, il était difficile qu'il ne fît pas impression sur un cœur tout neuf ; mais elle ne pouvait pas non plus, à cause de la disproportion d'âge, être bien profonde et bien durable. Ce fut une bluette. Vint ensuite un monsieur Hagenbach, de Bâle, à qui elle donnait des leçons de français qui en prit d'une autre espèce et lui déclara drôlement son amour. Un jour, il l'attendait dans sa chambre. Etonnée de le voir si pensif, elle lui dit :

— Qu'avez-vous, Monsieur Hagenbach ?

— Je prie le bon Tieu de me bréserver de vous.

— Et pourquoi ?

— J'ai promis à ma mère de ne pas devenir amoureux, et je sens, en vous voyant, que je ne puis m'en défendre.

Après, un monsieur Casély, échappé de la légion de Rovéréa, qui était venu demander l'hospitalité à la cure de Colombier, où l'on accueillait tout le monde, surtout de la Légion fidèle[1]. Il s'y prit si bien, quoique fat,

---

1) Le major de Rovéréa avait formé la *Légion fidèle*, après que les Bernois furent chassés du Pays de Vaud (1798). C'était un corps de volontaires qui devait défendre la contrée contre l'invasion des Français.

qu'il fut accepté comme époux par la mère, la fille et l'amie, à l'insu du père. Mais Mme de Charrière, qui avait connu les passions, par intérêt pour la jeune personne sans expérience, fit manquer un mariage qui ne convenait à celle-ci d'aucune manière, et favorisa les recherches de M. Morel, qui ont amené l'union qui a fait son bonheur, sans avoir néanmoins toute la teinte romanesque qui lui plaisait. »

Romanesque, elle l'était donc en effet, surtout si l'on en croit la charmante anecdote rapportée par M. Ph. Godet, auquel nous empruntons nombre de détails intéressants. Isabelle, encore petite fille, était assise un soir sur le mur du jardin de la cure, le regard perdu dans le vide. Un passant lui dit : « Que fais-tu là, Isabelle ? — *J'attends qu'on m'enlève.* »

Quant à Hagenbach, Mme de Charrière n'en fait pas un portrait trop flatteur. En réalité elle lui trouve du sens et de la sensibilité, mais il lui manque « un peu de prestesse ». Nous avons de lui un journal intime que conserva Mlle de Gélieu et qui contient quelques détails piquants. C'était un exercice de composition française que la jeune fille corrigeait chaque jour avec soin. Or, ces pages sont pleines de naïves déclarations d'amour, mais honnêtes et sincères. Donnons en quelques passages :

« Ce temps sera le plus heureux de ma vie, si Isabelle continue à être avec moi comme ces deux jours passés. Je pourrai aussi voir un peu plus Mme de Charrière, chez laquelle j'ai été ce soir encore et qui a tant de bontés pour moi... Après souper, j'allai chercher Isabelle chez Mme de Charrière : en vérité, je n'ai jamais vu de femme aussi bonne qu'elle... » « Je lus dans Molière après-dîner avec Isabelle. J'allai avec elle après souper chez Mme de Charrière, où il fut question du lieu que Dieu habite : c'est ce qui inquiète Mme de Charrière. Isabelle et moi, nous allâmes par les allées et nous continuâmes à parler de notre bon Créateur. Devant la maison elle me parla de Saint-Aulaire. J'en fus touché. On ne peut s'empêcher de plaindre son sort. Oui, je suis sûr qu'elle me regarde comme son ami... »

Mais il en est le plus souvent des amours comme de toutes choses : elles durent «l'espace d'un matin». Le jeune Bâlois remplissait son rôle de confident en toute conscience. Quand il dut partir :

« Je priai Dieu, dit-il, pour la conservation d'Isabelle ; elle me demanda de quoi j'avais prié Dieu : je le lui dis ; elle en fut touchée... J'allai à Neuchâtel ; en revenant à Colombier, j'eus une très belle vue du lac et des Alpes couvertes de neige. Le lac était calme : n'est-ce pas l'image de l'amitié entre Isabelle et moi ?... J'allai chez Mme de Charrière, qui nous amusa très agréablement. J'eus le plaisir de sentir qu'elle me donnait la main quand nous partîmes. »

Ecoutons encore ce jugement d'un neveu de Mme de Charrière[1] sur Mlle de Gélieu et sa famille :

---

1) Guillaume de Tuyll, fils aîné de son frère Vincent.

« La fille de M. de Gélieu est une jeune personne fort aimable et belle ; nous la voyons souvent ; jamais on n'a été si instruite avec aussi peu de secours ; elle parle le français, l'anglais et l'allemand parfaitement, sait fort bien le latin, lit les auteurs les plus difficiles... Mme de Charrière l'admire... Il arrive qu'étant occupée à lire Horace ou Virgile, son père vienne lui dire de faire un *Koornzak* ; aussitôt elle pose son livre et manie une toile grossière jusqu'au milieu de la nuit, sans qu'il lui arrive jamais de se plaindre le lendemain, ni sans interrompre les leçons qu'elle donne de grand matin à ses petites sœurs. »

Un moment, Mlle de Gélieu eut aussi, la pensée de se placer comme institutrice dans la Suisse allemande. A ce propos, Mme de Charrière écrivit à son ami Usteri, membre du Sénat helvétique à Zurich :

« Elle a vingt ans, elle est belle, d'un caractère sûr, d'une humeur égale et facile ; elle est plus formée pour la science que pour le monde, plus discrète que prévenante, plus modeste qu'empressée. Elle est l'aînée d'une nombreuse famille. Je crois que ses parents seraient bien aises de lui voir tirer de son esprit et de ses connaissances un parti honorable et utile... Proposez-moi ce qui vous conviendra, j'essayerai de le faire agréer. »

C'est également chez son grand-père à Tavannes que Mlle de Gélieu avait fait la connaissance de celui dont elle devait bientôt devenir la compagne fidèle et dévouée. Le doyen Morel était un érudit et un homme de bien. Aujourd'hui encore l'on garde dans le Jura le meilleur souvenir de ce citoyen désintéressé, de ce patriote éclairé. Pendant l'été 1801, Mme de Charrière écrit à Benjamin Constant :

« J'ai empêché que ma petite amie, Mlle de Gélieu, ne fît un très mauvais mariage, et il en résulte qu'elle en fera un très bon. Cela me fait grand plaisir, quoique je la perde. Elle vivra dans le département du Mont Terrible... Elle est fort heureuse maintenant ; elle ne se rappelle aucun temps de sa vie où elle le fut autant à beaucoup près. Elle reviendra bientôt de Tavannes, puis retournera s'y marier le plus avantageusement du monde. Son domicile sera à Corgémont. Une belle demeure, de la fortune, un mari très honnête homme et très aimable, voilà quel sera son lot. Elle ne mérite pas moins, et c'est une maladie causée par le chagrin et la fatigue qui l'a menée à cette félicité. Si jamais vous venez de France par le Mont Terrible, voyez Madame Morel ».

Le mariage eut lieu le 2 novembre de la même année. Un petit conflit d'influences entre la famille de Gélieu et Mme de Charrière paraît, en effet, avoir eu lieu à ce sujet. Mais l'on aurait tort de croire que la fermeté de Mme Morel eût subi sans contre-poids l'ascendant de sa spirituelle amie. Elle sut défendre son indépendance, comme il ressort des lignes qu'elle adressa peu après son mariage à Mme Bosset de Luze [1] :

---

1) Mme Bosset de Luze était une jeune femme de grand mérite, que Mme Morel apprit à connaître chez Mme de Charrière.

« Sans doute j'aurai du plaisir à vous parler de Mme de Charrière et des obligations que je lui ai ; ces obligations sont infinies, et jamais il ne m'est rien arrivé d'aussi décidément heureux et favorable que d'avoir fait sa connaissance dans un temps de ma vie si pénible, si abandonné, que je ne me le rappelle qu'en frémissant. Mme de Charrière me redonna vie ; pour ainsi dire, me redonna un sentiment doux de mon existence. Que de moments d'ennui et d'abandon ne m'a-t-elle pas épargnés, que de moments délicieux n'ai-je pas passés auprès d'elle ! Comme elle savait me consoler, me faire espérer de mon sort, et de moi, ce que jamais je n'aurais osé en espérer ! Quoi qu'il puisse m'arriver, je ne penserai jamais à ces temps-là sans un sentiment bien doux de satisfaction et de reconnaissance. Je ne crois pas qu'il lui soit donné, si malheureusement elle pouvait en avoir l'intention, de me faire autant de mal et de chagrin qu'elle m'a fait de bien et de plaisir.

Quant à son influence sur moi, elle peut bien être moindre que vous ne la supposez. Elle m'écrivait, il y a quelque temps, que je n'avais pas autant profité d'elle que je l'aurais pu. Cela se peut bien, mais il y en a une raison bien simple, c'est que nous différons sur des choses trop essentielles pour que je puisse me laisser aller au goût de l'imitation. D'ailleurs, il serait difficile de la suivre en tout : elle ne se suit pas assez elle-même ; mais j'ai pu profiter et je crois avoir profité de son expérience, de son tact et de cet esprit d'observation qui est une de ses grandes qualités. Au reste, je vais plus loin que vous ne vouliez, car vous ne me demandiez que de parler des obligations que je lui ai. J'en parle moins que je n'y pense, mais j'y pense beaucoup. »

L'union de Mlle de Gélieu avec le doyen Morel fut des plus heureuses. Peu de foyers ont réuni autant de culture littéraire, de sentiments religieux, de nobles aspirations. Son salon, où l'on ne dédaignait pas de jouer la comédie, devint un centre de culture jurassienne. Mais Mme Morel joignait à son talent d'écrivain encore les qualités modestes et pratiques qui constituent la femme de ménage, elle joignait l'idéal au positif de la vie. Comme son père à Lignières, son mari s'occupait beaucoup d'agriculture. Aussi, durant une dizaine d'années, les travaux de l'esprit furent-ils relégués à l'arrière-plan pour faire face à d'autres occupations.

Elle avait cependant publié en 1803 un petit roman intitulé *Louise et Albert* ou *Le danger d'être trop exigeant*[1]. Cette œuvre de jeunesse avait été écrite sous l'influence de Mme de Charrière et les biographes ne s'y sont guère arrêtés jusqu'à présent. Ce n'est pas une raison pour que nous n'en disions rien. D'ailleurs les talents de Mme Morel étaient multiples et le

---

1) *Louise et Albert* ou *Le danger d'être trop exigeant* par Madame * * *. A Lausanne chez Hignou et Compe Jmprs Librs et se vend à Paris chez Ch. Pougens, quai Voltaire No 10. 1803. Il en parut une traduction en allemand dans la revue *Flora*. (Tubingue et Cotta 1803).

roman vaut bien la peine que nous nous y arrêtions un instant. Mme de Charrière l'avait recommandé à l'Allemand Huber[1].

« Je suis fort aise que vous vous occupiez d'*Albert et Louise :* ce sont les enfants de Mme Morel, mais ce sont mes filleuls. Ils m'intéressent à double titre. »

C'est donc à tort qu'on a attribué cet ouvrage à Mme de Charrière. Il appartient entièrement à Mme Morel et son amie n'aura fait que de le revoir. La trame en est simple :

Albert, pupille de M. de Weissenried et Louise, fille de M. Liebmann, deux aristocrates bernois, se connaissent dès leur plus tendre enfance. Ils se voient chez des amis, à la promenade, au bal, un peu partout. Bientôt Albert part pour l'Académie, et quand il revient au bout de trois ans, il retrouve son tuteur dans un château au bord du lac de Bienne, où il vient de s'installer, non loin de St-Jean, propriété qui appartenait depuis longtemps déjà à la famille Liebmann. Le jeune homme retrouve aussi Louise. Les deux enfants ont bien un peu changé, ils sont même déçus de ce changement, pourtant les sentiments sont restés les mêmes. Albert devient un hôte assidu à St-Jean. Il songe à épouser Louise. Mais il songe aussi à refaire, ou tout au moins à transformer son caractère quelque peu frivole. Il veut une femme soumise, prête à se plier à ses caprices, en un mot il veut en faire une esclave. Cependant ses moyens ne sont guère efficaces et la lutte ne manque pas de s'engager entre les principes et la passion.

Un jour qu'il vient à St-Jean comme de coutume, il trouve Louise au jardin, assise sur un banc de gazon. Elle lui jette en riant des poignées de fleurs ; puis elle se lève, passe son bras autour de lui et veut le faire asseoir à côté d'elle. Le jeune homme résiste ; elle ne cède pas et lui donne un baiser. Albert est consterné ; il lui fait des remontrances sévères, Louise, froissée, lui promet qu'il n'aura plus à se plaindre de ses empressements et, à ces mots, elle s'enfuit. « Albert l'appelle, il court pour l'atteindre, mais légère comme le zéphir, elle lui échappe et rentre au château ». Au tour d'Albert d'être troublé et confus. Plein de dépit, il hésite un moment s'il la suivra. Mais ce serait un triomphe pour elle, et il se décide plutôt à lui écrire. Il lui prêche un peu plus de sang-froid, de dignité dans ses démarches, de réflexion dans ses actions, etc. Louise conclut à sa façon :

« Fallait-il tant de paroles, lui répond-elle, pour dire qu'on se pardonne et qu'on s'aime ? Venez ce soir entre 4 et 5 heures, je vous promets de vous attendre sur un banc dans l'avenue, et j'espère que nous serons contents l'un de l'autre ».

Bientôt, cependant, un rival surgit en la personne d'un jeune et riche Anglais du nom de Norlove. L'étranger s'installe à l'Ile de St-Pierre et Mlle Martin, la ménagère de M. Liebmann, qui prétend bien avoir quelques droits

---

1) Louis-Ferdinand Huber, littérateur et publiciste allemand.

sur l'éducation de Louise, fait tout son possible pour la rapprocher du jeune homme. Elle l'engage vivement à prendre part à un bal que Norlove organise à l'île en son honneur. Louise refuse. Elle ne veut pas y aller sans Albert et elle écrit une lettre à son amant pour lui demander conseil. Mais M. Liebmann, toujours sous l'influence de Mlle Martin, entend que sa fille ne doit de l'obéissance qu'à lui, et la somme de participer au bal. Louise se soumet. Inutile de dire qu'elle n'y partage aucun plaisir. Quand elle revient, elle trouve trois lettres d'Albert. Dans l'une il tâche de hâter le mariage, dans l'autre il fait de nouveaux reproches, dans la troisième il fait ses adieux, car il va partir pour ne plus revenir. Désespoir de Louise qui retourne à Berne dans sa pension d'autrefois.

Voilà bien une petite intrigue à la manière du XVIIIe siècle. On croirait lire un de ces romans de caractères un peu ennuyeux aujourd'hui, dont Mme de Genlis avait le secret et qui furent en vogue au temps de Mlle de Gélieu.

Pourtant il découle de ce récit quelques enseignements. Une trop grande sévérité dans les mœurs et les principes ont quelquefois une issue fatale. Albert avait un caractère sage, mais il était égoïste, rigoriste à l'extrême. Amoureux il devient exigeant et prêcheur, puis jaloux et irritable. Louise est tendre et vive, d'une gaîté franche et caressante. Plus elle est aimable, plus Albert est inquiet ; et quand elle comprend enfin ce qu'on exige d'elle, il est trop tard, la rupture est là. Ce sont donc plutôt des préjugés que l'auteur condamne et non pas des défauts que l'on pourrait facilement combattre avec un peu plus de douceur et de sagacité.

La lecture de ce petit livre est attrayante, même pour nous qui vivons à plus d'un siècle de distance. Il y a des situations intéressantes et des descriptions aimables, celle de l'Ile de St-Pierre entre autres :

« Quel étranger, dit l'auteur, ne se détournerait pas de sa route pour rendre hommage au souvenir de Rousseau dans son île chérie ? On ne perd pas les moments que l'on consacre à ce culte si doux. »

Charmante aussi la description du bal :

« Norlove conduisit Louise comme en triomphe dans le pavillon où l'on avait coutume de danser... Presque toutes les femmes étaient jeunes, la plupart étaient jolies, mais on cessa bientôt de les regarder pour ne plus voir que Louise ; elle était belle à ravir avec sa robe de toile commune et son simple chapeau de paille. Pourquoi si négligée ? dit une jeune Bernoise. Une autre répondit : Pour se faire plus remarquer ; et cette réponse passa de bouche en bouche. Les hommes ne remarquèrent pas le vêtement ; ils ne voyaient que la personne. La curiosité avait attiré les regards, l'admiration les fixa ».

Bientôt des enfants vinrent égayer le foyer domestique et grandissaient à vue d'œil. Cela ramena Mme Morel à ses chères études. Elle composait pour eux des abrégés d'histoire qu'elle divisait en chapîtres et leur dictait en thèmes. Elle avait le talent d'entourer comme d'une auréole les personnages historiques dont les actes, par là, se gravaient plus profondément dans la mémoire de ses

jeunes auditeurs. Elle fit aussi pour eux un traité d'orthographe, afin de leur en faciliter les secrets. Tous ces ouvrages ne furent point publiés ; ils ont cependant leur mérite et auraient pu servir avec fruit à un cercle plus étendu.

Lorsque ses enfants purent être envoyés à l'école, elle pensa pouvoir se livrer de nouveau plus librement à ses occupations littéraires.

C'était vers 1814. L'étoile de Napoléon pâlissait, et la ruine de l'empire français était proche. Le doyen Morel fut vivement affecté de la chute du grand empereur. Il avait reconnu en cet homme l'ouvrier du destin, et au lieu de pousser des cris de soulagement et de délivrance, il fut indigné des outrages jetés à son ancien souverain par ceux-là mêmes qui avaient été ses valets les plus serviles. Mme Morel devint l'organe des opinions politiques de son mari, et, un beau jour, l'on vit sortir de la cure de Corgémont une brochure anonyme intitulée : *Bonaparte et les Français,* dirigée avant tout contre Châteaubriand. Cette brochure, écrite avec véhémence, respire des sentiments d'une très haute moralité. Elle ne justifie pas Napoléon ; mais elle souffre de voir le plus grand écrivain de l'époque donner libre cours à une haine féroce et basse contre un homme que la France a tant adulé.

« Je connais quelques hommes, dit-elle, en bien petit nombre à la vérité, qui eurent le courage d'écrire *non* (Mr Morel fut un de ces hommes) quand ils furent sommés de donner leur avis pour décider si Napoléon Bonaparte serait fait consul à vie. Ce premier pas annonçait distinctement le second, et les hommes dont je parlais pensaient que, si la France ne pouvait se soutenir en république, le mieux serait de rappeler incessamment les Bourbons. Par suite de cette manière de penser, ils n'ont pas dû être des admirateurs aveugles et constants de Bonaparte, que pourtant on a toujours pu admirer plutôt qu'approuver. Mais aujourd'hui, je les vois se taire sur ses torts et respecter ses malheurs, tant il est vrai que la sagesse marche toujours sur la ligne de la modération. Je me résume, ce n'est pas pour lui que j'ai écrit, c'est contre les injustices où la passion me semble avoir entraîné ses accusateurs. Jugeons-le ; mais comme il appartient à des chrétiens de juger leurs pères et à des chevaliers français de juger un ennemi longtemps redoutable et enfin terrassé. Rappelez-vous ces mots si pleins de bon sens d'Alexandre-le-Grand, dits à l'occasion d'une statue : « Si j'eusse été placé si haut, je ne puis répondre que la tête ne m'eût pas tourné ».

Mme Morel écrivit aussi des réflexions sur les mémoires de Mme de Genlis. Cet ouvrage, dans lequel on reconnaît toute la fraîcheur et toute la grâce de son esprit, est resté inédit.

Mais c'est surtout comme traductrice qu'elle se fit connaître. Sachant à fond plusieurs langues, ce genre de travail ne présenta pour elle aucune difficulté. Elle traduisit et publia quelques romans : en 1819 *Gertrude de Wart,* roman historique par Appenzeller, puis *Alamontade ou le forçat* de Zschokke, puis encore *Annette et Wilhelm ou la constance éprouvée* de Kotzebue. La

muse aussi chantait encore. En 1825 parut à Paris un recueil de poésies pour la plupart imitées de Schiller, qui, dit-on, eurent du succès [1].

Ce recueil dénote, en effet, un talent remarquable d'adaption, non seulement pour la forme, mais encore pour le rythme. Mme Morel avait au plus haut degré le sentiment de l'harmonie, et elle a magistralement surmonté toutes les difficultés que la richesse et la flexibilité de la langue allemande présentent à tous ceux qui entreprennent l'épineuse besogne de la traduction. Les voici donc ces ballades admirables. Voici *Héro et Léandre, Le Plongeur, Le Gant, Les Grues d'Ibyeus, La Cloche, Le comte de Habsbourg,* pour ne citer que les plus connues. Nous n'avons qu'à comparer ces pièces à celles du texte allemand pour nous convaincre que le traducteur a bien saisi la pensée du poète, tout en donnant à son travail un tour original dans un français impeccable.

Le magnétisme animal occupait alors les esprits. Mme Morel s'y intéressa et traduisit sur ce sujet un ouvrage de longue haleine dû à la plume du docteur Passavent de Francfort. Le manuscrit fut envoyé à Paris au professeur Delange du Jardin des Plantes, qui voulut y joindre ses propres observations. *Habent sua fata libelli !* Un jour d'insurrection il fut jeté à la Seine avec toute la bibliothèque de l'archevêque de Paris, auquel on l'avait prêté.

Nous avons aussi de Mme Morel quelques ouvrages de Pestalozzi et de nombreuses brochures religieuses. Elle connaissait bien le style parlementaire, et un moment, c'est elle qui était chargée de la traduction des bulletins du Grand-Conseil de Berne. Enfin elle a publié un grand nombre d'articles dans différents journaux et revues. Son style était toujours conforme au sujet, mais avant tout simple, clair, précis, sans emphase ni artifice.

Il est évident que pendant toute cette période, elle n'a pas oublié ses amis de Colombier. Qu'est-il resté de toute cette correspondance ? Bien peu de choses, hélas ! et nous le regrettons fort.[2] Quelques lettres lui furent écrites à l'occasion de la mort de Mme de Charrière, survenue le 27 décembre 1805. Elles ne sont pas sans intérêt. C'est Mlle L'Hardy, son ancienne amie, qui lui annonça la triste nouvelle. En même temps sa mère lui écrivit :

« La lettre de Mlle L'Hardy t'apprendra que votre bonne amie n'est plus. Tu fais une perte sensible..... C'est à présent que Dieu t'appelle à ne pas te laisser abattre par la douleur. Tu es entrée librement et volontairement dans l'état d'épouse et de mère ; tu te dois à ces êtres chéris qui t'entourent. Si partager ta douleur pouvait l'adoucir, ma chère Isabelle, les pleurs que je verse en ce moment le feraient certainement ; j'aimais aussi Mme de Charrière et plus que tu ne le crois..... Après M. de Charrière, c'est Mlle L'Hardy, je

---

1) *Choix de pièces fugitives de Schiller,* traduites de l'allemand par Madame Morel, Paris, Le Normand, père, libraire, 1825.

2) M. Philippe Godet dit : « Comme les lettres de Mme Morel n'existent pas parmi les papiers de Mme de Charrière, nous supposons qu'après la mort de celle-ci, elles ont été rendues à Mme Morel, qui aura cru devoir détruire toute cette correspondance ». La correspondance de Mme de Charrière aura subi un sort semblable.

trouve, qui fait la plus grande perte ; elle aimait la défunte autant que toi, et n'ayant aucun autre objet d'attachement, elle doit éprouver un vide affreux. »

M. de Charrière fut très affecté du décès de sa femme. Ces lignes sont poignantes qu'il écrivait peu de temps après à Mme Morel :

« Lorsque je reçus votre lettre j'étais incapable d'y répondre. Mes idées n'avaient pas de suite. Des impressions confuses, des retours sur le passé, des illusions de toute espèce remplissaient, obsédaient mon esprit. Je commence à être mieux. La froide réalité de la mort prend peu à peu la place des chimères. Vous avez perdu une constante amie. J'ai perdu une compagne de trente ans. Je me sens seul dans le monde. Vous me conserverez votre amitié. La mienne vous est acquise pour la vie. Je suis lié à vous par vos qualités aimables et par tant de souvenirs ! Si vous daignez causer avec moi comme vous auriez fait avec ma femme, j'en serai bien reconnaissant. »

Lorsque quelques années plus tard mourut à son tour Mlle L'Hardy qui avait épousé M. Gaullieur, après le décès de sa protectrice, Mme Morel s'exprima ainsi dans une lettre adressée à l'époux désolé :

« Le souvenir de votre Henriette se lie intimement aux moments les plus heureux de ma vie, et il me semble que l'amie que nous avons tant regrettée en est plus absente, plus perdue pour nous. Hélas ! qui aurait pu croire que votre femme la suivit de si près ! Un mari comme vous pouvait seul la consoler de Mme de Charrière. Nous sommes ici-bas pour souffrir : encore est-il doux de souffrir en aimant et parce qu'on aime. »

En 1818 elle correspondait encore avec Benjamin Constant au sujet du *Prince d'Egypte* et de quelques autres ouvrages inédits de Mme de Charrière, que M. Gaullieur, père, songeait à publier. « M. Constant, écrit-elle à celui-ci, m'a répondu fort honnêtement et en homme disposé à faire tout au monde en souvenir d'une ancienne amitié. Il voudrait qu'on lui fournît des matériaux pour faire une notice en forme de préface sur les ouvrages de Mme de Charrière qui ont le plus d'intérêt. »

Cependant à la cure de Corgémont les enfants continuaient à grandir. « Quand vous serez tous établis, leur disait-elle un jour, et quand ma tâche sera finie, je vais me livrer à mes goûts ; peut-être étudierai-je le grec et j'en aurai un vrai bonheur. » Ce désir ne devait pas s'accomplir. Une cruelle maladie survint et le 18 octobre 1834, Mme Morel avait cessé de vivre. Ce fut un grand deuil non seulement pour sa famille, mais pour le Jura tout entier, et pour les pauvres et les misérables qui perdaient en elle une protectrice dévouée et zélée.

La *Biographie neuchâteloise* donne sur Mme Morel de Gélieu quelques pages intéressantes et émues, rédigées d'après les notes d'une personne chère à son entourage :

« Elle raisonnait juste, avait une logique serrée et rien de vague, ni de vaporeux n'entourait son intelligence toujours lucide, précise et vraie. Elle avait une âme énergique en même temps qu'affectueuse. Le malheur la trou-

vait préparée, elle pouvait cruellement souffrir, mais elle acceptait sans murmure, et ce cœur si bon et si dévoué, n'était jamais plus près de Dieu qu'alors qu'il était déchiré ».

4. Mme Cécile Bandelier, née Morel.

Nous ne voudrions pas terminer ce travail, sans dire quelques mots de Mme Cécile Bandelier, fille du doyen Morel et d'Isabelle de Gélieu, née à Corgémont en 1802 el morte en 1873. Elle avait passé une grande partie de sa vie dans cette cure, devenue historique, où se coudoyaient ces hommes d'étude et de science, ces amis du progrès, auxquels rien n'était plus cher que l'avenir de leur pays. Elle était de moitié dans les occupations littéraires et les bonnes œuvres de sa mère et prit de même une part active aux travaux de son père dont elle était le secrétaire. Elle connut de cette façon non seulement les notabilités de la Prévôté, de l'Erguel et de Bienne, mais encore les patriotes des districts catholiques : les Stockmar, les Thurmann, les Vautrey, les Péquignot qui venaient souvent conférer avec le vénérable doyen de Corgémont. On comprend dès lors l'amour profond que cette personne d'élite conserva pour son coin natal et tout ce qui touchait à sa prospérité et à sa gloire.

Ce n'est qu'après la mort de sa mère, en 1843, qu'elle épousa M. Bandelier, alors pasteur à St-Imier. Quelques années plus tard, celui-ci remplaçait à Corgémont son beau-père, qui venait de partir pour la patrie céleste, et Mme Bandelier rentrait dans la maison paternelle, peuplée de tant de souvenirs aimés. C'est là qu'elle reçut en 1852 les amis du Jura, venus à Courtelary pour assister à la réunion annuelle de la Société d'Emulation et qu'elle fut inscrite sur la liste des membres honoraires. Quelques mois plus tard son mari devint conseiller d'Etat et Mme Bandelier dut quitter son cher village pour Berne, son nouveau et dernier séjour. Cependant chaque automne elle allait passer quelques semaines dans le Jura ; c'étaient ses vacances, ses jours de fête. Elle se retrouvait parmi les siens et visitait chaque jour la tombe de ses parents bien-aimés. Par sa grâce, sa largeur de vues, sa bonté exquise, sa libéralité, elle rappelait à chacun le souvenir de jours heureux. A Berne elle se créa vite de nouvelles relations. L'exemple de ses parents n'avait pas été en vain. Sa maison était largement ouverte à tous ses compatriotes et quand il s'agissait de rendre service, elle était toujours prête à le faire.

Elle fut aussi patiente dans la souffrance que sa mère. Pendant de longues années elle fut malade ; mais la douleur n'arrêtait pas le sourire sur ses lèvres. C'est dans ces sentiments de patience et de résignation qu'elle rendit son âme à Dieu.

Avec Mme Bandelier a disparu la *dernière Jurassienne* des bords de la Suze. C'est là aussi, à Corgémont, à côté de son père et de sa mère, que repose sa dépouille mortelle.

Peu de personnes ont plus écrit que Mme Bandelier. Elle a fait paraître bien des notices et articles intéressants, dictés par l'amour du sol natal et de la bienfaisance. Signalons l'autobiographie du peintre Juillerat qu'elle a complétée et publiée dans les bulletins de la *Société des Beaux-Arts de Berne* en 1860.[1] Mais elle répandait tout son esprit et toute son âme dans sa nombreuse correspondance, dans ses lettres pleines de grâce et d'abandon gardées précieusement par les personnes auxquelles elles furent adressées.

C'est la mode, plus que jamais, de faire apprécier une personne de qualité justement par le commerce épistolaire qu'elle a entretenu. Connaîtrons-nous jamais les lettres de Mme Bandelier ? Souhaitons-le. Ce sera peut-être une trouvaille. A nos jeunes de nous la faire connaître. Ils ne rediront jamais assez ce que leurs devanciers ont fait.

BIBLIOGRAPHIE

Jeanneret et Bonhôte, *Biographie neuchâteloise.* 2 vol. Le Locle 1863

Sammlung bernischer Biographien, tome II.

Dr S. Schwab, *Biographies erguélistes*, Berne 1888.

Dr S. Schwab, *Le Doyen Morel*, Berne 1887.

Ph. Godet, *Madame de Charrière et ses amis*, 2 vol. Genève 1906.

X. Kohler, *Quelques biographies jurassiennes*, Porrentruy 1898.

Louise et Albert ou *Le danger d'être exigeant* par Mme M***. Lausanne et Paris 1803, 208 pages.

Jonas de Gélieu dans *Actes de la Société helvétique des sciences naturelles*, Lausanne 1829.

Actes de la Société jurassienne d'Emulation, années 1851, 1853, 1856, 1868, 1873.

Glanures neuchâteloises : Extraits du Journal du Pasteur Frêne de Tavannes, *Musée neuchâtelois* 1877 et 1878.

A. Daguet, *Une éducatrice neuchâteloise : Mlle de Gélieu*, Musée neuchâtelois 1874.

L. Borel, *Notice sur Colombier.* Musée neuchâtelois 1876.

Messager boîteux de Neuchâtel, 1839.

Bibliothèque universelle, Genève. T. XI p. 257 ; XII p. 139 ; XIV p. 148.

---

1) *Vortrag des bernischen kantonalen Kunstvereins*, 1860.